

à Anne-Catherine, dite « Petit soleil »

et à Madeleine.

Jean-Pierre Vaissaire

Chaconne

roman-conte

d'après Jean-Sébastien Bach

Mon cher Jean-Sébastien,

À treize ans, votre Ciaccona m'a mis debout. Je ne m'en suis jamais véritablement remis. La colonne vertébrale qui se déroule, le cerveau qui s'érige dans la boîte crânienne, les articulations qui s'ouvrent à la beauté.

Le face à face avec la beauté laisse toujours quelques séquelles.

Mais on ne vit bien qu'avec ses propres blessures. Et la rage de découvrir leur sens.

J'imagine, mon cher Jean-Sébastien, que la Ciaccona a dû ravager votre vie — je veux dire embraser, illuminer, brûler tout ce qui peut se dire. Après les mots ? le silence, et l'obstination de vouloir le partager.

Oh je vous vois, vous levant en pleine nuit froide, sortir votre grand corps de votre lit, peut-être réveiller Maria-Barbara, les enfants, dans le noir aller jusqu'au cabinet, attraper le violon, essayer, tout de suite essayer ces quelques accords qui vous ont réveillé brusquement et ne plus pouvoir ensuite récupérer votre liberté, jusqu'au matin tremper la plume, écrire vite avant le jour, le maximum avant que la maisonnée ne s'éveille, ensuite jusqu'au soir, ignorer tout de votre journée pourtant si réglée, n'apercevoir les vôtres qu'à travers un voile — peut-on raisonnablement avoir l'entière conscience absorbée par Cela et assumer le quotidien ?

La couchant sur votre papier à musique, vous avez réussi à ne pas la rendre captive — elle serait morte aussitôt — n'importe qui y aurait échoué.

À quoi ressemblaient les forêts de Saxe, à votre époque ? Il n'importe, je sais que Ciaccona s'y coulait comme un ruisseau en fugue. Probablement l'avez-vous rencontrée au détour d'une sente, dansant, entourée de sa seule chevelure, les yeux pris de folie, le torse éclaté et s'enroulant autour de l'invisible ?

Il n'y a qu'un courage : entrer dans la beauté.

Vous le savez bien sûr, le royaume de la beauté est bien gardé, et peu fréquenté : la peur veille à l'entrée, la peur d'y tomber

pour toujours et de devoir lâcher, à jamais, les rênes de nos sociétés organisées.

Mon cher Jean-Sébastien, après l'avoir fréquentée des décennies je n'ai pu éviter de raconter votre Ciaccona.

Pardon de mes maladresses, de mes tentations ou de mes méprises. La nature vraie de Chaconne est d'apparaître à tous ceux qu'une fêlure intime ouvre au monde sensible du vivant. Je puis vous assurer que je l'ai vue, de mes yeux d'âme et de chair, danser là devant moi et faire tourner le monde, encore tout récemment.

Bien à vous,

Jean-Pierre Vaissaire



Partition autographe de Jean-Sébastien Bach, première page de la Ciaccona.



Le pays de Provence est veillé par deux saintes. Elles ont la peau blanche et nue.

Alanguies l'été, sur la plaine elles offrent leurs flancs aux soleils les plus indiscrets.

Dressées l'hiver, devenues soldates, l'épée à la main elles défient les vents du Nord les plus barbares.

Cette veille sensuelle, ce combat durent depuis des millénaires.

L'une se nomme Baume, l'autre Victoire.

La première a abrité les dernières années de la vie terrestre de Marie de Magdala dans une grotte dont elle porte le nom. Le crâne de la compagne de Jésus de Nazareth est conservé, intact, dans une basilique proche.

La seconde joue avec le soleil, elle absorbe ses rayons puis les relâche en d'indomptables irisations que les peintres, poètes de la lumière, mettent leur folie à vouloir restituer sur la toile.

Les deux saintes, parallèles, sont distantes d'à peine deux journées de marche. Entre les deux géantes de calcaire s'étend un pays de bonheur et de misère, d'abondance et de famines, d'ivresses et de rigueur.

On y cultive la vigne, qui se prête aux duretés comme aux mollesses des climats, tant elle a voulu se faire aimer des hommes.

La plaine qui s'étend d'une montagne à l'autre est donc de ceps et de chemins, de rares rivières qui cessent de couler dès le début de l'été, de quelques bocages ou haies réduites à de simples rangées de cyprès destinées à casser la force du vent.

Les domaines y sont vastes ou modestes selon les hasards et les naissances.

Jules-Henri, enfant, allait, l'été, passer quelques semaines aux Fontinelles chez une tante de sa mère, jusqu'aux vendanges. Les Fontinelles lui semblaient un domaine immense, ses vignes s'étiraient à l'infini. Les enfants n'ont pas les mêmes yeux.

Jules-Henri sortait de l'enfance lorsque Chaconne naquit. On était en septembre, en pleine vendange, et le bébé vit le jour entre deux rangs de vignes lourdes de fruits.

La mère de Chaconne se nommait Zara. Elle était une de ces journalières apparaissant par incidence naturelle à la bonne saison, juste au moment où l'on a besoin de main d'œuvre dans les fermes. Ainsi pour les ébourgeonnages printaniers, ainsi pour les vendanges.

Zara ne parlait pas un mot de provençal, encore moins de français. Elle était fière, regardait droit dans les yeux et paraissait croire que cela la dispensait d'apprendre les langues communes.

Elle avait vu le jour à la pointe extrême d'Andalousie, où la terre devient eau, passage d'un monde à l'autre où l'Europe tend les lèvres à l'Afrique pour un baiser qui ne s'échange pas.

Pour l'heure elle venait de l'est, de pays de hautes forêts où l'on se réunit chaque soir autour de brasiers ardents pour jouer de la musique et pousser des voix rauques jusqu'aux cieux, avant d'aller se coucher dans d'improbables roulottes.

Zara ce matin-là était silencieuse. Zara était ainsi, elle avait appris à ne partager avec ceux qui l'entouraient que le strict nécessaire, gestes, grimaces ou onomatopées variées.

Zara et Jules-Henri s'entendaient à merveille, de regards échangés en compréhensions immédiates, de complicités en silences éloquents. Zara était jeune, vive et volontaire, dans ses yeux brillaient la soumission et la révolte. Elle n'était pas sans beauté, il l'admirait. À l'heure du repas elle venait s'asseoir à son côté. Elle sentait bon. À l'heure du travail ils vendangeaient la même rangée de ceps et quand quelqu'un faisait une annonce ou qu'un ordre était donné, elle le questionnait du regard afin qu'il lui mime ce qui venait d'être dit.

Zara était arrivée seule, et grosse. Personne n'avait posé de questions. Elle travaillait à bonne cadence. La jeune femme avait le regard d'une renarde et son instinct.

Lorsque le moment de la naissance fut venu, Jules-Henri comprit d'un signe qu'elle désirait qu'il l'accompagne un peu à l'écart.

Elle marchait lentement, les deux mains posées sur un ventre dont elle semblait vouloir à la fois retenir et aider les efforts. Jules-Henri la vit s'agenouiller avec précaution. Les genoux fichés en terre pour les y ancrer, elle s'inclina et baisa des deux lèvres la surface du sol, devant elle, comme par révérence elle eût baisé sa terre natale. Sa propre mère, à sa naissance à elle, avait accompli le même geste.

Jules-Henri la vit enfouir ses deux mains, jusqu'aux bras, jusqu'aux épaules, sous ses multiples jupes, son dos s'arc-bouta et quelques instants plus tard elle se redressa tenant dans ses mains quelques livres de chair rose et mouillée juste sorties de ses entrailles et qui étaient Chaconne, sa fille. Elle la couvrit du fichu de laine brute qu'elle portait sur les épaules.

Chaconne ne crie pas.

Elle a les yeux grand ouverts.

Chaconne dès la première seconde de sa vie, défie le monde. Zara se perd longuement dans son regard, puis donne à sa fille la première tétée – qu'elle ne réclamait pas.

Personne ne s'est aperçu de rien, la vendange va son train et les journaliers coupent maintenant à l'autre extrémité de la pièce de vigne. La tétée terminée Zara regarde Jules-Henri pour lui demander de l'aide. Dans la banaste d'osier qu'il portait quelques instants auparavant sur les épaules, il arrange une poignée de grappes et feuilles pour y faire une couche confortable, l'installe à l'ombre et Zara y dépose sans tendresse particulière l'enfant qui a, neuf mois durant, emprunté la chair tiède de son ventre pour venir à la vie. La jeune femme plonge un long moment les yeux dans ceux de son enfant, puis retourne travailler. Jules-Henri la suit.

Ces deux regards, mère et fille, ne se croiseront plus. Zara disparaît, après le repas de midi, pour ne revenir point. C'est Jules-Henri qui rapporte la banaste d'osier et son contenu, au soir, à la ferme.

Les vendanges se terminèrent deux ou trois semaines plus tard. Le raisin pressé, Jules-Henri retourna dans son propre village, quelques vallées plus au sud.

Jules-Henri ne revit Chaconne qu'après quelques années.

Une voiture l'avait déposé à quelques collines du domaine, il ne lui restait qu'une lieue ou deux à parcourir à pied, son baluchon sur le dos.

Une courte silhouette surgit d'un repli de la forêt. « Je te reconnais, lui lança-t-elle en l'appelant par son nom, je t'attendais. » Lui aussi l'avait reconnue, au premier regard, même si ses yeux n'avaient croisé les siens que dans les quelques jours qui avaient suivi sa naissance. Un lien se renouait instantanément entre la fillette et l'adolescent, dont Jules-Henri n'aurait rien su dire de la nature et qui devait ne jamais cesser.

Chaconne avait le même regard qu'à son arrivée, deux yeux qui transperçaient sans blesser, qui écartaient tout sur leur passage sans rien négliger ni mépriser, qui n'avaient besoin de rien mais participaient à tout.

Jules-Henri lui apprit cet été-là tout ce qu'il importe de savoir, comment fabriquer un lance-pierres, poser des collets pour capturer lièvres et lapins, attraper au nid, avant leur premier envol, les innocents de pigeons ou tourterelles, dont la chair est succulente, saisir des truites à main nue dans la rivière voisine, tout ce qui constituait le quotidien de ses vacances estivales. Elle le réveillait chaque matin, avec toujours quelque projet urgent qu'elle ne pouvait mener à bien sans sa collaboration.

Aux Fontinelles elle avait été adoptée par plusieurs mamans qui se la disputaient ou rejetaient selon les caprices des humeurs ou des jours. L'une était la principale, qui aurait pu aisément être sa grand'mère, qui voyait d'un bon œil l'arrivée de Jules-Henri au début de la saison, sachant que de ce jour Chaconne lui laisserait libre la majeure partie de son temps.

Lui-même avait tourné les dernières pages de son enfance. Durant l'année scolaire il fréquentait le collège, où il était pensionnaire et où il s'ennuyait largement. Il n'avait de hâte ou d'allégresse que pour ces quelques mois d'été où tout reprenait vie, les forêts, les vignes, les oiseaux, leurs tentatives, à Chaconne et à lui, de construire un radeau qui pourrait les porter, jusqu'à la mer.

Revisiter, à l'âge de l'adolescence, tout ce qui avait fait ses premières années lui était un bonheur, une sorte de révision avant d'abandonner à jamais les paysages éphémères de l'enfance dont les adultes se séparent semble-t-il avec tant de facilité, mais où il avait envie de flâner encore de longs étés. Sa jeune amie était d'une perméabilité totale, elle absorbait la vie telle une éponge l'eau à la seule condition que tout fût nouveau à chaque instant.

Tout arrive et s'enchaîne dans la vie de Chaconne à une vitesse surprenante.

À l'âge où ses camarades de collège serrent les filles et cherchent à les embrasser, Jules-Henri n'a d'yeux que pour cette enfant sans origine ni culture. Chaconne est d'une beauté qui n'est pas d'ici. Pas du monde commun. Elle n'a pas vécu trois étés quand Jules-Henri la revoit pour la première fois et ce regard que ne portent que les tout jeunes enfants, ce regard *d'avant*, cette beauté qu'on dirait surhumaine non encore effacée de leurs traits, cette force à laquelle il ne résiste pas le captive, le capture et libère tout à la fois. Elle le capture car il y reconnaît sa propre substance, lui qui traîne les pieds à sortir de l'enfance, elle le libère par la révélation